

Jacques Derrida, *Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, Collection Épiméthée, Presses Universitaires de France, Paris, 1990, 292 p.

Denis Fiset

Volume 18, Number 2, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/027162ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/027162ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fisette, D. (1991). Review of [Jacques Derrida, *Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, Collection Épiméthée, Presses Universitaires de France, Paris, 1990, 292 p.] *Philosophiques*, 18(2), 184–188.  
<https://doi.org/10.7202/027162ar>

Jacques Derrida, *Le problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, Collection Épiméthée, Presses Universitaires de France, Paris, 1990. 292 p.

par Denis Fiset

« Fallait-il publier cet écrit de 1953-1954?... ». Telle est la question lancée par J. Derrida dans « l'avertissement » à cet ouvrage qui a servi de « mémoire » pour le diplôme d'études supérieures en philosophie à l'École normale supérieure. Malgré sa « signification documentaire » — les nombreuses occurrences du terme « dialectique » témoignent de l'influence de Cavailles et de Tran-Duc-Thao —, cette publication rappelle que Derrida est l'auteur de nombreux textes sur Husserl et que ceux-ci ont marqué, à tort ou à raison, le commentaire français de la phénoménologie. Mais ce ne sont certainement pas ces textes qui lui ont valu la place qu'il occupe aujourd'hui encore sur la scène philosophique et littéraire en France et plus encore en Amérique. L'oeuvre de Derrida s'est plutôt imposée, en philosophie du moins, par ce qu'il a appelé « la déconstruction de la métaphysique » — le mot est de M. Heidegger, un autre phénoménologue — qui consiste à « démonter » les constructions qui ont fait système dans la philosophie traditionnelle depuis Platon. L'écriture est un cas exemplaire de cette entreprise qui fait corps avec le programme d'une grammatologie que pratique Derrida dans nombre de textes qui continuent de se multiplier et dont le style singulier rompt avec l'usage consacré par la tradition.

La publication de cet écrit de jeunesse peut donc surprendre aussi bien le phénoménologue qui persiste que le déconstructeur qui résiste. Ce dernier peut sans doute y voir les traces lointaines de la « différance » — on y retrouve l'expression « contamination différentielle ». Mais rien qui vaille le déplacement. Ce livre, autant par son thème que par son style, semble donc destiné aux lecteurs de Husserl et Derrida avoue, non sans remords, qu'il a cédé aux sollicitations de ses amis des P.U.F. Le lecteur de Husserl y trouvera le jeune Derrida, plutôt perspicace, aux prises avec un thème particulièrement retors, celui de la genèse, qui malgré le travail des années, demeure problématique en phénoménologie. Il va sans dire que l'ouvrage est ambitieux: Derrida entreprend une « lecture panoramique » de l'oeuvre de Husserl en suivant la genèse d'un thème. Pour ce faire, il sectionne le développement de la pensée de Husserl en quatre moments dont les deux premiers font l'objet de la première partie de son livre, le troisième moment est examiné dans la deuxième partie, alors que le thème proprement phénoménologique de genèse occupe les deux dernières parties.

Pour le dire rapidement, le premier moment (1887-1896) est organisé autour des recherches de Husserl sur l'origine du concept de nombre. C'est donc très tôt que le problème de la genèse s'est

imposé à Husserl et c'est à ce titre que Derrida s'intéresse aux recherches de Husserl sur le fondement des mathématiques dont une partie a été publiée dans le premier tome de sa *Philosophie de l'arithmétique* (1891). Or on sait que le deuxième tome de cet ouvrage n'a jamais vu le jour. C'est que, comme le remarque justement Derrida (p. 78), Husserl, sous l'influence de Frege, a vite reconnu l'insuffisance du psychologisme — de la psychogénèse — pour une entreprise qui n'a jamais cessé de préoccuper la phénoménologie. Derrida attribue cet échec à une conception psychologisante de l'intentionnalité:

Il parle bien « d'analyse intentionnelle » mais si ces analyses paraissent si fragiles à Frege, si, plus tard, il en abandonnera le principe, c'est qu'il s'embarrasserait encore d'une intentionnalité psychologique dont l'idée était trop fidèlement héritée de Brentano: intentionnalité constituée, signification ou structure de la conscience, caractère attribué à un sujet substantiel. (p. 77)

Le deuxième moment (1896-1905) de l'oeuvre de Husserl se caractérise par la tentative d'obtenir un concept de signification et un concept d'intentionnalité qui échappe aux objections de Frege par exemple. Cette période est marquée par la publication des *Recherches Logiques* (1900/1901) dont le premier tome, *Prolégomènes à la logique pure*, constitue une attaque en règle contre la forme de psychologisme que pratiquerait Husserl dans son premier ouvrage et qui était largement répandue à cette époque. Husserl y relègue la psychologie à une « science des faits » et il fait valoir qu'à ce titre, elle est en principe incapable de fonder l'objectivité de la logique et des mathématiques. On peut dire que c'est précisément cet anti-psychologisme qui l'a poussé à une forme de platonisme dans les *Recherches Logiques*.

Maintenant, le thème génétique est « neutralisé » durant cette période et Derrida soutient que « c'est la difficulté de cette "neutralisation" qui [...] anime tout le mouvement de la pensée husserlienne de 1901 à 1919-1920 » (p. 107). Cette thèse, pour problématique qu'elle soit, rappelle que les *Recherches Logiques* constituent un ouvrage de « percée » et que Husserl, insatisfait de la conception de la phénoménologie qu'il y défend, procédera, peu de temps après sa publication, à un long travail qui aboutira à la phénoménologie transcendantale des *Idées directrices* (1913). C'est durant la période qui remplit le troisième moment (1905-1918) de ce développement que Husserl donne à la phénoménologie sa véritable méthode, celle de la réduction, et que, abandonnant le réalisme naïf des *Recherches Logiques*, il se convertit à une forme d'idéalisme transcendantal. Encore ici, Derrida n'est pas très explicite. Il craint, avec raison semble-t-il, le résultat « inquiétant » auquel Husserl aboutit au fameux § 49 des *Idées directrices* où il évoque l'hypothèse de la destruction du monde: le monde « réduit » est conçu comme le corrélat intentionnel et son existence est indifférente à la conscience. Derrida se contente donc d'évoquer cette expérience de pensée, attribuant la cause de cet idéalisme aux « structures de

la corrélation noético-noématique » dans lesquelles s'enferme l'analyse statique des *Idées directrices* (p. 144). On n'en sait pas davantage sur le sens de cette corrélation et plus généralement sur la manière dont il conçoit la théorie husserlienne de l'intentionnalité. Car, après tout, le passage de l'analyse statique à l'analyse génétique ne semble pas affecter l'idéalisme de Husserl.

Cette ambiguïté grève lourdement les analyses des deux dernières parties du livre où il est finalement question de la dernière phase du développement (1919-1939), période au cours de laquelle Husserl opère un retour à la question de la genèse (« on n'échappe pas à la dialectique » p. 190). Il s'agit en fait d'une lecture des principaux textes de cette période dont le thème central est la « *Lebenswelt* ». En « quête d'une ultime source génétique » (p. 223), Derrida interroge la possibilité principielle d'une phénoménologie génétique:

Le devenir génétique n'étant plus constitué, dans sa signification, par l'activité d'un sujet transcendantal, mais constituant l'« ego » lui-même, la sphère de la phénoménologie n'est plus définie par l'immanence vécue des structures noético-noématiques; elle n'est plus immédiatement transparente à un spectateur théorique des essences. C'est à un devenir génétique que doit, en un certain sens, aboutir la phénoménologie. C'est là qu'elle doit s'accomplir, mais elle doit le faire en devenant ontologie ou en entretenant avec l'ontologie des rapports fondamentaux. (p. 179)

Ce passage et d'autres me semblent témoigner d'un certain nombre de confusions dont est victime le jeune Derrida. La première concerne l'identification de la phénoménologie à une analyse des essences et ce malgré l'insistance avec laquelle Husserl s'est efforcé, et ce dès les *Idées directrices*, à les dissocier. Le thème principal de la phénoménologie est l'intentionnalité — l'analyse des essences relevant de ce que Husserl appelle singulièrement l'ontologie. La question est bien plutôt de savoir si cette théorie de l'intentionnalité peut composer avec les exigences d'une phénoménologie génétique. C'est à cette question que cherche à répondre l'un des derniers textes de Husserl dont le titre complet est « La question de l'origine de la géométrie comme problème historico-intentionnel ». Selon Derrida, cette tentative ultime échoue à « fonder l'analyse intentionnelle ». Ce fondement, Derrida le cherche dans une forme d'ontologie, peut-être une forme d'*eksistentialisme*, à laquelle n'aurait pas accès une phénoménologie sise sur l'idée d'un ego transcendantal. Tant que l'on admet cela, on se refuse à cette autre interprétation suivant laquelle le thème génétique a certes provoqué de profonds remaniements, notamment, comme le remarque Derrida, eu égard à la conception de l'ego comme « pôle source » des actes, et que ceux-ci ont entraîné un approfondissement de sa théorie de l'intentionnalité. Mais de là à dire que la phénoménologie n'est plus « définie » par les structures noético-noématiques, cela me semble contredit par plusieurs passages des textes sur lesquels

s'appuie l'étude de Derrida. Par ailleurs, Derrida entretient le préjugé qui fait du dernier Husserl un « fondationnaliste », c'est-à-dire une entreprise motivée par l'idée d'un fondement ultime, celui, par exemple, d'un ego transcendantal. Encore ici, cette interprétation ne résisterait pas à un examen plus précis de certains passages des *Méditations Cartésiennes* par exemple. Et l'insistance sur l'*Abgrund*, la « complication originaire », et., n'aurait pas la portée que lui confère Derrida. Une lecture plus charitable, une interprétation se pratiquant dans les limites du bénéfice du doute, l'aurait peut-être conduit à des résultats moins désastreux et surtout à moduler le ton un peu apocalyptique avec lequel il conclut son étude.

La question de l'écriture n'est pas posée dans ce premier écrit de Derrida. Elle est au centre de l'*Origine de la Géométrie*, « un des plus beaux textes de Husserl » (p. 260), que Derrida a traduit quelques années plus tard en l'augmentant d'une longue introduction. L'écriture, en effet, rend possible, en la consignant, la transmission des objets idéaux et leur accessibilité à une communauté linguistique donnée. « Husserl indique ainsi la direction d'une phénoménologie de la chose écrite » (*Origine de la Géométrie*, p. 88). C'est ainsi que la problématique de l'écriture orientera son trajet philosophique durant cette période et elle donnera lieu à la publication de deux essais, *La voix et le phénomène* (1967) et surtout *De la Grammatologie* (1967) où ce concept d'écriture prendra sa forme systématique. Et c'est précisément le concept d'écriture qui est à l'oeuvre dans cet ouvrage que Derrida fera valoir dans *La voix et le phénomène* contre la conception husserlienne du signe dans la première des *Recherches Logiques*.

Il s'agit de la légitimité de la distinction qui ouvre les *Recherches Logiques* entre la fonction expressive et la fonction indicative du signe. Husserl procède à une réduction sémantique qui a pour but de désenchevêtrer l'expression pure dont il a besoin pour les fins d'une grammaire logique. Derrida voit dans cette tentative de réduire la fonction indicative du signe le geste de toute une tradition, d'abord celui de Platon dans le *Phèdre*, qui a un rôle de supplément relativement au langage parlé. Ce geste est qualifié de phonocentrisme et il s'apparente à ce que Derrida dénonce sous le titre de « métaphysique de la présence ». Sa stratégie consistera donc à démontrer l'impossibilité de dissocier l'expression de l'indice — il y aurait là contamination différentielle — et donc l'impossibilité de constituer un langage purement expressif. Ce n'est pas le lieu de chercher à problématiser la lecture de Derrida. Je me permets toutefois de rappeler que là où Derrida accorde une importance démesurée au langage, Husserl n'y voit qu'une forme dérivée d'intentionnalité. D'autre part, et cela peut surprendre, il n'est aucunement fait mention de la revalorisation de la fonction indicative dans l'oeuvre du dernier Husserl sur laquelle s'appuient la plupart des textes de Derrida sur la phénoménologie. À cet égard, il n'est peut-être pas inutile de citer ce passage de *Expérience et Jugement* où Husserl rappelle que la phénoménologie

génétique est en fait une extension des recherches entreprises autour du concept de signe indicatif. Husserl écrit que

le phénomène de l'indication est quelque chose qu'il est possible de montrer du point de vue phénoménologique (cette interprétation élaborée dès les *Recherches Logiques*, y constituait déjà le noyau de la phénoménologie génétique). (pp. 87-88).

Ce que suggère ce passage, entre autres, c'est que le développement de la phénoménologie de Husserl jusqu'à la phénoménologie génétique va de pair avec la revalorisation de la fonction indicative du signe qui, pour des raisons thématiques, avait été mise hors circuit dans les *Recherches Logiques*. Le thème de la « *Lebenswelt* » et, comme l'indique Husserl dans *Origine de la Géométrie*, la question du rapport entre le monde, l'intersubjectivité et le langage, vient supplanter, en la relativisant, la conception du langage des *Recherches Logiques* qui privilégiait la relation prédicative aux objets et qui faisait du langage l'expression plus ou moins adéquate de la pensée.

Quoi qu'il en soit, si cet ouvrage se devait d'être publié, c'est peut-être moins pour sa signification documentaire dans l'économie du commentaire de la phénoménologie que pour placer les adeptes enthousiastes de la déconstruction devant la philosophie qui se veut une science rigoureuse et qui préconise un retour aux choses mêmes. Car, après tout, « L'histoire de la philosophie n'est pas un roman... » (Husserl cité par Derrida p. 280)

*Département de philosophie*  
*Université du Québec à Montréal*

